**María de los Ángeles Ayala y Javier Ramos
Altamira, *Rafael Altamira, José Lázaro Galdiano y La
España Moderna (1889-1905)***

Publicaciones de la Universidad de Alicante, Fundación Lázaro Galdiano,
2012

Christian Manso

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bulletinhispanique/3940>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.3940

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 385-389

ISBN : 979-10-300-0174-7

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Christian Manso, « María de los Ángeles Ayala y Javier Ramos Altamira, *Rafael Altamira, José Lázaro Galdiano y La España Moderna (1889-1905)* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 117-1 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 12 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/3940> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.3940>

Ce document a été généré automatiquement le 12 février 2022.

Tous droits réservés

María de los Ángeles Ayala y Javier Ramos Altamira, *Rafael Altamira, José Lázaro Galdiano y La España Moderna (1889-1905)*

Publicaciones de la Universidad de Alicante, Fundación Lázaro Galdiano, 2012

Christian Manso

RÉFÉRENCE

María de los Ángeles Ayala y Javier Ramos Altamira, *Rafael Altamira, José Lázaro Galdiano y La España Moderna (1889-1905)*. Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante, Fundación Lázaro Galdiano, 2012, 155 p. ISBN: 978-84- 9717-204-2.

- 1 Cet ouvrage, qui tente – avec bonheur – de retracer les relations entre deux éminents promoteurs culturels de l'Espagne contemporaine à une époque charnière de son histoire, est à considérer comme une véritable gageure. En effet, par le truchement d'un échange épistolaire que compose un corpus de 58 lettres (41 de Lázaro Galdiano, 1 de son secrétaire, Brígido Sebastián, 14 de son collaborateur, F. Ramírez et seulement 2 de Rafael Altamira), les auteurs de cet ouvrage se promettent de reconstituer tout un pan de l'Histoire culturelle d'une période des plus ébranlée et ce au travers de la revue mensuelle au titre des plus suggestifs, *La España Moderna*. Il s'agit, donc, de restituer dans leurs moindres détails la nature des rapports d'association, de collaboration entre, d'une part, José Lázaro Galdiano (1862-1947), fondateur en 1888 de la maison d'éditions madrilène, *La España Moderna*, puis en 1889 de cette publication éponyme énoncée *supra* et, d'autre part, l'universitaire Rafael Altamira (1866-1951), soit entre un éditeur foncièrement citoyen du monde et un polygraphe bardé d'un double bagage scientifique où se mêlent harmonieusement le Droit et l'Histoire.

- 2 Dans le Prologue, que signe Juan Antonio Yeves Andrés, il est rappelé, fort justement, que pour la création de cette revue José Lázaro Galdiano sut non seulement s'adjoindre nombre de collaborateurs de grand talent mais encore fut notamment un découvreur de jeunes pousses toute d'espérance, tels que Augusto Martínez Olmedilla, Miguel de Unamuno, entre autres, et qu'à ce titre il se doit d'être reconnu comme l'une des références majeures de cette culture de l'entre-deux siècles. Est cité à ce propos un passage d'un article de Miguel de Unamuno, intitulé « Un forjador de cultura », paru dans *La Nación* de Buenos Aires, où le philosophe qui souhaite expressément rendre un chaleureux hommage à l'éditeur, déclare : « Su obra ha sido en gran parte una obra quijotesca y, por serlo, lleva un sello que les falta a empresas parecidas, en lo exterior al menos, pero de hombres tal vez sin cultura, que sólo perseguían el negocio ».
- 3 En tant que pédagogues avertis les auteurs de l'ouvrage ont bien soin de faire précéder ces lettres d'une solide introduction, ce qui va en rendre, assurément, leur lecture plus aisée mais surtout sera déterminant pour en peser toute leur substantifique teneur. Portant le titre de « *Una fructífera relación profesional* », qui place d'emblée les rapports entre l'éditeur et l'universitaire sous le seul – et unique – sceau de l'intérêt professionnel, exclusif de toute autre considération, elle est subdivisée en quatre parties qu'enrichissent d'abondantes et éclairantes notes de bas de page.
- 4 La première, consacrée majoritairement à la trajectoire universitaire, journalistique et politique de Rafael Altamira depuis 1881, quoique des plus synthétiques, n'en est pas moins substantielle et lumineuse quant à la personnalité de l'intellectuel qui se singularise d'emblée comme un bourreau de travail. Après sa thèse de doctorat dirigée par Gumersindo de Azcárate, titulaire de la chaire de Legislación Comparada de l'Université de Madrid, et soutenue le 16/XII/1887 devant cet établissement, Rafael Altamira se voit offrir dès 1888 par Nicolás Salmerón non seulement de collaborer à la rédaction du journal républicain *La Justicia* mais également de prendre la direction du *Boletín de la Institución Libre de Enseñanza*. Exerçant dès lors une activité professionnelle en tant qu'« auxiliar » près la chaire de Giner de los Ríos à la Faculté de Droit de Madrid, il va, certes, dispenser des cours sur la philosophie du Droit, mais il va également beaucoup s'investir dans les activités du Museo Pedagógico Nacional où il va mettre à profit ses enseignements consacrés à l'Histoire d'Espagne, à la méthodologie d'approche de cette discipline ainsi qu'à l'Instruction civique, pour opérer une réflexion en profondeur sur le rôle de la Pédagogie. De là naîtra, à coup sûr, sa célébrité tout autant que s'affirmera son implication dans le renouvellement de tout le système de l'éducation nationale d'alors. La publication de *La enseñanza de la Historia* (1891) en fournira une preuve éclatante. Poursuivant ses multiples activités, tout en se faisant le réceptacle de toutes les idées qui circulent dans l'Europe contemporaine par le biais de lectures abondantes et éclectiques, Rafael Altamira concourra en 1897 pour la chaire de Historia del Derecho de l'Université de Oviedo, qu'il obtiendra en raison de sa notoriété forgée au fil des jours et dans sa propre spécialité et dans les nombreuses contributions scientifiques insérées en des publications nationales et internationales, dont les auteurs de l'ouvrage donnent un impressionnant aperçu. Semblable dynamique ne se démentira point tout au long de sa vie, qui en 1914 le conduira à occuper la chaire de Instituciones Políticas y Cívicas de América à l'Université de Madrid, puis à faire partie en 1918 du Comité de Juristes pour la création de la Société des Nations et d'un Tribunal Permanent de Justice Internationale dont il deviendra juge permanent en 1921. Occupant cette fonction à La Haye, il ne l'abandonnera qu'à l'explosion de la Guerre

civile qui le poussera à l'exil et à élire domicile à Mexico où il continuera à exercer sa fonction d'enseignant et à publier nombre d'ouvrages, toujours avec la même intensité.

- 5 La deuxième partie est consacrée à la revue *La España Moderna*, entre la date de sa création qui coïncide avec le début de la collaboration de Rafael Altamira (janvier 1889) et la fin de cette dernière (janvier 1905). Les auteurs de l'ouvrage en font un bref descriptif et en indiquent l'orientation : « el contenido educativo, crítico y europeísta (...) pretendía favorecer la modernización de la anquilosada España de aquellos años ». Ils en présentent les principaux collaborateurs au nombre desquels l'on compte Galdós, Clarín, Pereda, Palacio Valdés, Pi y Margall, Azcárate, Valera, Dorado Montero, etc. et soulignent le rôle primordial que joue Emilia Pardo Bazán dans leur choix mais également dans la fixation des grandes lignes de la politique éditoriale de cette revue. Ce qui captive l'attention en cette partie, c'est ce qui se trame dans l'ombre entre l'éditeur et le collaborateur, c'est l'envers du décor. Et à ce propos les auteurs de l'ouvrage ont pris à tâche de parfaitement élucider tout ce qui était objet de négociations, tractations, voire de marchandages, à l'occasion d'une publication quelconque. Comme cela a été mentionné plus haut leur tâche a été des plus délicates compte tenu qu'ils ne disposaient, à deux rares exceptions près, que des lettres de l'une des parties en présence. Ces lettres inédites qui ont été exhumées du *Copiador de cartas de La España Moderna* conservé à la Biblioteca Lázaro Galdiano annexée à la Fundación du même nom à Madrid, à l'exception des deux plis de Rafael Altamira qui font partie de l'Archivo Lázaro Galdiano rattaché à cette même Bibliothèque, sont un témoignage de deux caractères bien trempés dans leurs rapports au quotidien, dont les objectifs à court et à moyen terme ne sont pas forcément toujours en synchronie parfaite. D'un côté il y a José Lázaro Galdiano, l'homme pressé, exigeant, opiniâtre, entreprenant, toujours à la traque, à l'affût d'un sujet à développer, d'un livre à traduire, d'une recension à faire, n'hésitant pas dans un combat constant contre le temps à corriger lui-même les articles qui lui ont été soumis, à traduire lui-même des chapitres d'un roman lorsqu'ont failli ses traducteurs, et à défendre pied à pied, si besoin, les tarifs de telle ou telle contribution, et ce toujours dans un style incisif, concis, nerveux. De l'autre, il y a l'universitaire très affairé, sollicité, voire assiégé par moments des insinuations de son éditeur, quand il n'est pas tancé par ce dernier de sa lenteur à lui remettre un article, une contribution, laquelle pouvant entraîner des retards irréparables, mais qui est capable de lui tenir tête et de se montrer d'une inébranlable fermeté dans ses résolutions. À maintes reprises il fera valoir ses droits à percevoir des émoluments plus élevés et même il usera d'un fin stratagème pour contourner à son profit les termes d'un contrat financier lié à un ouvrage en se prévalant d'un accord oral ultérieur arraché en la circonstance à l'assesseur littéraire de l'éditeur, prenant donc ce dernier à contre-pied. Apparaissent, par conséquent, deux personnalités sous des traits qui ne sauraient être biffés de toute entreprise culturelle, bien au contraire, car il est bien évident qu'ils sont déterminants dans la production finale qui va s'exhiber sur les étals des librairies ou sur les façades des kiosques à journaux. C'est là un des mérites de l'ouvrage.
- 6 La troisième partie se focalise sur l'une des facettes de proue de Rafael Altamira, à savoir celle du traducteur, impulsée par José Lázaro Galdiano, désireux de voir certaines œuvres de Thomas Babington Macaulay, personnalité anglaise ô combien prisée en cette fin du XIX^e siècle, enrichir le catalogue de ses ouvrages étrangers. C'est ainsi qu'apparaîtront en deux volumes les *Estudios jurídicos por Lord...* accompagnés d'une étude préliminaire de W. E Gladstone en 1892 (Colección de libros escogidos, 28 et

29) et celui de William, Ewart Gladstone, *Lord Macaulay: estudio biográfico por...* en 1892 (Colección de Personajes Ilustres, 164). Puis en 1893 ce sera l'aventure de la traduction de *Le Docteur Pascal* de Zola. Entreprise au moment même où en France s'opère la publication du texte original, cette traduction à laquelle participeront Rafael Altamira, José Lázaro Galdiano et plusieurs autres traducteurs, sera vécue, en fait, comme une authentique compétition. En effet, ils vont s'employer à faire paraître le texte traduit peu de temps avant l'arrivée en Espagne du texte original pour en donner en quelque sorte la primeur et en escompter retirer un bénéfice certain. En dehors des livres, Rafael Altamira s'est attelé à une autre œuvre qui a été publiée en de nombreuses livraisons dans la revue *La España Moderna* (entre avril 1899 et novembre 1900), *Discursos a la nación alemana* por Johann Gottfried Fichte, soit 11 livraisons représentant quelque 202 pages.

- 7 Enfin la quatrième partie se penche sur ce qui peut être considéré comme l'activité la plus assidue de Rafael Alamira au sein de la revue, à savoir celle du divulgateur, du propagateur des voix d'outre-Atlantique. C'est un projet qui tient particulièrement à cœur à José Lázaro Galdiano, lequel le communique à Rafael Altamira en ces termes : « ¿Quiere V. hacer un artículo cada dos meses, especie de Revista de Revistas y libros americanos? Desea algo de mogollón; de información aquí de lo que se hace allá, para lo que le enviaré los materiales. Recibo multitud de libros y Revistas en las que siempre hay algo bueno, que V. sabría utilizar, y de los que nada se dice. (...) El precio de cada artículo, treinta pesetas » (16/01/1901). Bien sûr, Rafael Altamira répond par l'affirmative, lui qui depuis 1895 a fondé une revue, *La Revista Crítica de Historia y Literatura Española, Portuguesa e Hispano-americana* dans le but de raffermir, resserrer les liens entre l'Espagne et les pays hispano-américains. C'est ainsi que sous le pseudonyme de Hispanus il va publier dans la rubrique « Lecturas americanas » pas moins de 33 articles des plus documentés faisant montre d'une puissance d'analyse peu commune et d'un jugement critique acéré et ce entre mars 1901 et janvier 1905. À ce propos il y a lieu de savoir gré aux auteurs de l'ouvrage d'avoir consigné en annexe le détail de chacun d'entre eux, ce qui est assurément une source d'informations des plus précieuses pour tout chercheur intéressé par l'actualité du continent sud américain à pareille époque (du Mexique jusqu'à l'Argentine, en passant par El Salvador, Cuba, Porto Rico, etc.) en matière de droit, d'enseignement, de politique, de littérature, de médecine, d'économie, d'histoire, de géographie, de sociologie, de psychologie, etc.
- 8 Dans de telles conditions il est loisible au lecteur d'aborder ensuite la lecture des lettres, très soigneusement reproduites, datées et précisément référencées, chacune d'entre elles occupant l'espace d'une page de l'ouvrage, très certainement dans un souci manifeste de clarté, mais également de façon à ce que le lecteur soit pleinement imprégné de son contenu et puisse marquer un temps de pause avant d'aborder le contenu de la suivante. Une stratégie de lecture qui n'a rien de vain, ni de superfétatoire, tant ces lettres demandent à être lues avec calme et pénétration pour en retirer tout le suc. Quelques passages sont des plus éloquentes, qui se doivent d'être publiés en cette recension. À propos de *Le Docteur Pascal* de Zola, José Lázaro Galdiano s'adresse à Rafael Altamira afin que depuis son poste de directeur de *La Justicia* qu'il occupe tout au long de 1893, il prenne langue avec tous les autres directeurs de journaux avec lesquels il entretient commerce et les amène à annoncer que son journal a commencé à publier le roman sous forme de livraison. L'art de persuasion, tout autant que la matoiserie de l'éditeur sont des plus consommés en la circonstance : « Creo que le daría buen resultado de propaganda enviar una noticia a todos lo periódicos con los

cuales tiene V. cambio, diciendo que ha empezado a ver la luz en *La Justicia* el Doctor Pascal. La publicarían sin reparo si V. se lo pedía en su B.L.M. y esas noticias que podrían muy bien ser de unas veinte líneas lo más, daría mucho a conocer el periódico. Diga V. en ella la síntesis de la novela, los amores del sabio, y sobre todo las dos terribles muertes descritas en las galeradas que le envío hoy, estos horrores le gustan al público » (Lettre datée entre le 26 et le 28 avril 1893). Un autre exemple frappant de cet éditeur pugnace, pragmatique, que l'on devine souvent en proie à l'alarme, est fourni par ce qu'il advint de la publication de la traduction de *Le Docteur Pascal*. Non seulement le livre ne remporta pas le succès escompté et par conséquent occasionna une perte sèche à José Lázaro Galdiano, mais encore Rafael Altamira, qui en diffusait le texte dans son quotidien moyennant un engagement financier contracté auprès de ce dernier, faisait la sourde oreille quand il lui réclamait ses dus non sans brusquerie et véhémence : « Necesito dinero con la mayor urgencia, y como Vs. supongo que no pueden darme ahora los tres mil reales se me ocurre mandarle la adjunta letra, a pagar dentro de dos meses, suponiendo que para este vencimiento tendrán Vs. dinero disponible (...) Yo conseguiré que el Banco me abone el importe de esa letra y por este medio cumpliré mis compromisos y a Vs. les quedan dos meses de espacio para reunir los fondos » (9 septembre 1893). Autre élément digne d'intérêt de cet ouvrage : son *Antología* grâce à laquelle sont reproduits trois articles de Rafael Altamira, des plus substantiels et d'une capitale importance, originellement parus dans *La España Moderna* : 1) « La psicología de la juventud en la novela moderna » (juin, 1894), 2) « El problema actual del patriotismo » (octobre, 1898), 3) « Psicología del pueblo español » (mars, 1899). Tous montrent, en effet, le régénérationniste par excellence que préoccupe au plus haut point son Espagne dont il cerne au plus près l'essence et pour laquelle il entrevoit une issue reposant principalement sur sa jeunesse.

- 9 Bien sûr, ce qui fait défaut, et que rappellent les auteurs de l'ouvrage, dans cet échange épistolaire, ce sont la plupart des courriers de Rafael Altamira adressés à José Lázaro Galdiano, lesquels, fort curieusement, n'ont pu être retrouvés jusqu'à présent. Un paradoxe, indubitablement.

AUTEURS

CHRISTIAN MANSO

Université de Pau